

L'ABBAYE DE MONTMAJOUR

ÉTUDE ARCHÉOLOGIQUE

PAR

ÉLISABETH LAGET

licenciée en histoire de l'art et archéologie

SOURCES

Le fonds de l'abbaye de Montmajour est constitué par la série 2H des Archives départementales des Bouches-du-Rhône (2H 1 à 650), qui offre des documents nombreux et variés sur l'abbaye elle-même, ses prieurés et ses principales dépendances. Des documents conservés aux Archives communales et à la Bibliothèque d'Arles le complètent. Pour la période moderne, on trouve quelques pièces intéressant Montmajour dans les fonds de la Congrégation de Saint-Maur des Archives nationales et de la Bibliothèque nationale. Le premier historien de l'abbaye est, au XVII^e siècle, le bénédictin Claude Chantelou, dont l'*Historia Monasterii Sancti Petri Montis Majoris* est conservé à la Bibliothèque nationale (ms. lat. 13915) et dans les Bibliothèques d'Arles (ms. 162, 164 et 755) et d'Aix (Méjanès, ms. 554).

INTRODUCTION

L'ÎLOT DE MONTMAJOUR

Situation géographique. — Dans la plaine rhodanienne au nord-est d'Arles, se dressent trois îlots rocheux, la montagne de Cordes, le rocher du Castellet et la montagne de Montmajour. A l'époque romaine, Arles était bordée par une véritable mer intérieure. Son assèchement progressif depuis le Bas-Empire et pendant le moyen âge donna naissance aux paluds qui environnèrent Montmajour jusqu'au XVII^e siècle. Ceux-ci faisaient la richesse de l'abbaye, à qui ils appartenaient, mais entraînaient les inconvénients d'un climat malsain et d'un abord difficile. Cependant l'abbaye n'était pas éloignée, au moyen âge, de voies de circulation plus ou moins importantes : la route d'Arles à Tarascon, le « chemin baussenq » venant d'Arles et contournant la montagne en direction des Baux et l'antique chemin Saunier.

ÉTUDE HISTORIQUE

INTRODUCTION

On a tenté une meilleure compréhension des édifices élevés par les moines grâce à la connaissance de leurs revenus, de leur importance politique et religieuse en Provence et de l'étendue de leurs ramifications. [On s'appuie ici en partie sur L. Royer, *L'abbaye de Montmajour-les-Arles du x^e au xv^e siècle*, thèse (manuscrite) de l'École des Chartes, 1910, Bibliothèque de Grenoble, R 9818.]

CHAPITRE PREMIER

L'ABBAYE DU X^e AU XV^e SIÈCLE

Fondation. — En 949, la première bienfaitrice des moines, Teucinde, échangea avec le chapitre d'Arles l'îlot de Montmajour, où vivait une petite communauté monastique placée sous le vocable de Saint Pierre, à laquelle elle ne céda la montagne définitivement que par testament en 977. Au milieu du x^e siècle, la communauté encore peu nombreuse est déjà organisée et hiérarchisée, avec un prieur, le *suppraemus monachorum*, et quelques moines menant une vie quasi-érémétique sous la direction de l'abbé. A la fin du x^e siècle, la communauté est devenue une importante abbaye bénédictine à la suite des nombreuses donations suscitées par le privilège d'exemption dont elle jouissait. Son développement fut favorisé par la conjoncture du renouveau économique et religieux de la Provence du x^e siècle, après les ravages des invasions.

Expansion de l'abbaye aux x^e et xi^e siècles. — Les donations des x^e et xi^e siècles se répartissent déjà dans tout le royaume de Bourgogne-Provence jusqu'en Diois, Viennois et Gapençais, avec une forte concentration entre Avignon, Apt et Vaison. Elles consistent en églises dont certaines, ruinées et tombées aux mains des laïcs, étaient à restaurer, assorties en général de domaines qui les dotent ou encore de droits seigneuriaux et de dîmes sur des villages. Ces donations furent souvent à l'origine de paroisses nouvelles, desservies par des moines, ou de prieurés importants. Au début du xi^e siècle, des donations d'églises et de domaines se concentrèrent dans les diocèses de Riez et de Fréjus, autour des prieurés de Carluç, d'origine plus ancienne mais restauré par les moines à la fin du x^e siècle, et de Correns, fondé en 1002. Les donateurs sont divers : le roi de Bourgogne-Provence, Conrad, de grands féodaux, les familles des Baux et de Châteaurenard, des archevêques et des évêques, des prêtres ou de simples particuliers.

Expansion de l'abbaye aux xii^e et xiii^e siècles. — Les donations se font plus rares au xii^e siècle. Le temporel de l'abbaye se fixe en un réseau dense et

régulier de prieurés et d'églises dans toute la Provence, en Dauphiné et en Viennois, où se constitue un groupe important de domaines autour du prieuré de Saint-Antoine, fondé pour la garde des reliques de cet ermite. Entre les prieurés les plus éloignés et l'abbaye-mère, les dépendances régulièrement réparties semblent avoir joué le rôle de relais.

Organisation interne et personnel monastique. — Dans la seconde moitié du XII^e siècle sont mis en place, à l'abbaye-mère, les chapitres généraux auxquels les prieurs viennent rendre compte, à tour de rôle, de leur administration. Les offices claustraux s'organisent également : prieur, sous-prieur, cellerier, aumônier, camérier, chambrier, « corrézier », infirmier, ouvrier (en 1203), préchantre et sacristain, avec les revenus attachés à leur charge. La population monastique atteint souvent, au moyen âge, le nombre de quarante. Dans les prieurés, même les plus importants, le nombre des moines semble avoir été réduit à trois au maximum, sous les ordres du prieur, comme c'est le cas à Notre-Dame-de-la-Mer. La mobilité des charges était grande; prieurés et offices claustraux ont souvent constitué des étapes vers l'abbatiate.

Aspects économiques et revenus de l'abbaye. — L'abbaye s'attacha à étendre et défendre son domaine direct, qui remontait à une donation faite en 960-970 des marais environnant les montagnes de Montmajour, Cordes et Castellet. Menacées par les Arlésiens qui mettaient en culture les parties qui s'asséchaient naturellement et par les prétentions du chapitre d'Arles, leurs limites durent souvent être réaffirmées au cours du moyen âge. En dehors des marais, Montmajour possédait la chapelle de Saint-Victor, près de Fontvieille, depuis le milieu du XI^e siècle, des droits sur la montagne de Cordes, sur le Castellet, qui devint château abbatial, sur Barbegal (XII^e siècle), et, plus loin, sur les terroirs de Montpaon, la Viscède et Grès-du-Comte (XV^e siècle).

Les revenus tirés des marais étaient ceux de la chasse et de la pêche avec les droits sur les Arlésiens qui venaient y chasser, y pêcher ou y chercher du fourrage (*saignes*). (Il semble que la légende des moines asséchant les marais soit sans fondement.) S'y ajoutaient des droits de pâturages et les baux de terres affermées; enfin, le revenu des carrières de pierre du Castellet, d'où les moines tirèrent la pierre de leurs bâtiments, et le droit annuel du premier esturgeon pêché dans le Rhône depuis Fourques jusqu'à la mer, donné en 1180 par le comte Raymond-Béranger.

L'abbaye percevait aussi divers droits seigneuriaux, redevances de justice ou banalités, autour de la montagne, en raison de la « baronnie du Castellet », et dans des domaines plus éloignés (Pertuis, Miramas, Martigues, Correns, Graveson...).

Les prieurés étaient astreints à des redevances coutumières en faveur de l'abbaye. Aux XIII^e et XIV^e siècles, aux offices claustraux furent affectés d'abord des taxes sur les divers prieurés ou églises, puis tous les revenus de tel ou tel prieuré ou domaine. Si le prieuré avait charge d'âmes, la cure était désormais assurée par un vicaire.

Quant aux prieurés eux-mêmes, les plus importants percevaient des revenus sur les églises qui leur étaient rattachées, des dîmes, des droits seigneuriaux et

les revenus de leurs domaines propres (pâturages de Notre-Dame-de-la-Mer; pêcheries et récolte du vermillon à Martigues).

Rôle politique de l'abbaye. — Le privilège de l'empereur Othon IV confirme les seigneuries de Montmajour en 1210, à Istres, Martigues, Bédouin, Miramas, Cornillon, Pertuis, Estoublon, Paracols, Correns, Ollières, Saint-Rémy, Cabannes, Auribeau, Tarascon, Laurade, Lagoy, Mollèges, Laup-Jubéo, Carluç, Olonne, Valbannès, Saint-Antoine-en-Viennois, La Sône, Rovon, Saint-Jean-en-Royans, Saint-Just-de-Claix, Nâcon, Vinon, Jaillans, Parnans. L'abbaye posséda aussi des droits seigneuriaux à Saint-Andiol, Graveson, Velorgues, Orange, Norante, Jouques, Granenc, Pélissanne.

L'abbaye eut l'appui des comtes de Provence de la maison de Barcelonne, mais l'hostilité de la maison des Baux à propos de Pertuis, seigneurie commune entre l'abbé et le seigneur des Baux. A plusieurs reprises, l'abbaye obtint des privilèges impériaux (d'Othon IV et Frédéric II) et royaux (des rois de Jérusalem et de Sicile, de Charles VI de France). Mais les droits seigneuriaux vont en diminuant, aux ^{xiv}^e et ^{xv}^e siècles, devant les justices royales et comtales.

Rôle religieux de l'abbaye. — L'abbaye, exempte, eut toujours des rapports étroits avec la papauté qui intervint en sa faveur contre les archevêques d'Arles ou les usurpations des seigneurs laïcs. Le rôle paroissial de l'abbaye était suffisamment important pour avoir suscité les revendications des évêques à propos des dîmes. Une certaine rivalité se fit sentir également de la part d'autres monastères, Saint-Victor, Lérins, l'Isle-Barbe...

L'abbaye offrait aux fidèles quelques grands pèlerinages, assortis d'indulgences : à Montmajour même, le pardon du 3 mai, célébré à la chapelle Sainte-Croix et remontant au ^x^e siècle; un pardon identique à l'église Notre-Dame du prieuré de Correns; le pèlerinage des Saintes-Maries-de-la-Mer, important surtout après 1448 et le transfert des reliques des saintes; la procession arlésienne de Saint-Antoine, dont l'église paroissiale de Saint-Julien, appartenant à Montmajour, possédait les reliques depuis 1491.

On peut se demander si l'abbaye n'a pas joué un rôle dans le développement de la légende de saint Trophime, l'apôtre de la Provence, dont le « confessionnal » était vénéré dans la chapelle Saint-Pierre de Montmajour.

Enfin les moines remplissaient auprès des laïcs le devoir d'hospitalité et leur offraient une sépulture; ils parcouraient la Provence en faisant quêtes et prédications.

Déclin de l'abbaye aux ^{xv}^e et ^{xvi}^e siècles. — A la fin du moyen âge, l'abbaye sortit épuisée de sa longue querelle avec le prieuré de Saint-Antoine-en-Viennois, érigé en chef d'ordre au ^{xiii}^e siècle, et auquel Montmajour fut même rattaché un moment (1490-1496). La pratique de la commende (^{xv}^e s.) était préjudiciable à la gestion des revenus abbatiaux et celle de l'union à un office claustral avait ruiné l'activité des prieurés. De plus, la Provence et le pays d'Arles souffrirent au ^{xiv}^e siècle des ravages des Grandes Compagnies, contre lesquelles l'abbaye se protégea en se fortifiant par sa tour en 1369. Au ^{xvi}^e siècle, les troubles des guerres de religion obligèrent les moines à se réfugier dans leur maison arlésienne, tandis que l'abbaye était occupée par des troupes armées.

CHAPITRE II

L'ABBAYE DE 1639 À LA RÉVOLUTION

Introduction de la réforme. — En 1639, après quelques difficultés et grâce à l'intervention de l'archevêque d'Arles, Jean-Jaubert de Barrault, les bénédictins de Saint-Maur s'installèrent à Montmajour dont ils entreprirent la restauration temporelle et spirituelle.

Organisation interne et personnel monastique aux XVII^e et XVIII^e siècles. — Le personnel monastique fut totalement renouvelé; les anciens, dotés de pensions, se dispersèrent. Le concordat passé par les Mauristes avec les anciens en 1639 prévoyait quarante-huit religieux, mais il n'y en eut qu'une vingtaine, nombre qui suffit pour accomplir un redressement important.

Les alentours de la montagne au XVIII^e siècle et l'exploitation des revenus. — Les Mauristes s'intéressèrent à l'œuvre d'assèchement des Marais au nord-est d'Arles entreprise par le Hollandais Van Ens. Par des accords avec la Société du dessèchement fondée par Van Ens, ils récupérèrent sur les marais des terres qu'ils cédèrent à bail.

La gestion des revenus abbaticaux était confiée dans sa totalité à un fermier. Les religieux préférèrent ne céder qu'une partie des revenus à leurs fermiers et faire exploiter le reste directement par les serviteurs du monastère.

L'aspect des abords de la montagne fut totalement changé. L'abbaye y possédait des domaines cultivables drainés par des canaux, dont les plus importants se trouvaient aux alentours du village de Fontvieille, né au XVII^e siècle près des carrières de pierre et d'une source antique.

Prieurés et dépendances au XVIII^e siècle. — L'abbé et les religieux se partageaient les revenus de quelques prieurés et églises (avec leurs dîmes et droits seigneuriaux) encore conservés; prieurés dont les revenus appartenaient à la manse conventuelle: Jonquières et le château de Ponteau, Correns avec les églises et domaines du Val, Chateaufort, Roquebrune, Villepeys et Saint-Aygulph, les prieurés dauphinois de Villars-Chevrières, Murinais, Quincivet, les prieurés plus importants de Saint-Jean-en-Royans, Montoux, Bédouin; prieurés restés unis aux offices claustraux: Saint-Jean-de-la-Sale, Lambesc, Saint-Martin-des-Pallières, Châteaufort-les-Moustiers, Mezel, Estoublon, Mallemort, Cornillon, Istres, Carluç, Sainte-Croix-à-Lauze, Meyrigues, Redortiers; prieurés restés indépendants: Notre-Dame-de-la-Mer, Mouries et Castillon, Mallemort, la Sône, Sault et Parnans; les droits seigneuriaux de l'abbé à Pertuis et Miramas; le collège de Dijon acquis en Avignon au XIV^e siècle pour les religieux étudiants.

La suppression de l'abbatit. — Le dernier abbé commendataire fut le cardinal de Rohan. Il se démit en 1780 de son abbaye entre les mains du roi qui en confia l'administration aux Économats. Par brevet du 2 septembre 1786, Louis XVI supprima l'abbatit de Montmajour et unit les revenus de la manse abbaticale à l'évêché d'Arles et aux évêchés de Vence, Glandèves et Saint-Paul-Trois-

Châteaux. Les religieux, qui n'étaient plus qu'une dizaine, poursuivirent la vie monastique sous l'autorité du prieur jusqu'à la Révolution.

CHAPITRE III

L'ABBAYE DE LA RÉVOLUTION À NOS JOURS

L'abbaye bien national : ses dégradations. — Le 22 avril 1791, Élisabeth Chatelard était adjudicatrice du monastère et de la montagne pour 62 200 francs, les objets relatifs au culte et les meubles exceptés, car ils étaient destinés à la vente aux enchères. Pour payer les annuités, l'adjudicatrice dut transformer l'abbaye en carrière de pierres. Le 23 mars 1793, la première annuité n'ayant pas été réglée, l'abbaye fut remise aux enchères et acquise par Étienne Roche pour 23 400 francs. La première adjudicatrice y avait fait des dégradations évaluées à 36 685 l., 10 s.

Par la suite, les terres et bâtiments morcelés furent partagés entre plusieurs propriétaires et les monuments servirent d'étables.

Acquisition des bâtiments par la ville d'Arles et classement de l'abbaye. — La chapelle Sainte-Croix fut rachetée la première en 1822, puis, une à une, les douze portions du cloître, jusqu'en 1841, l'église et la tour en 1843, la chapelle Saint-Pierre et la sacristie en 1859. Les bâtiments conventuels modernes furent classés en 1821 et l'ensemble de la colline en 1934. En 1943 l'État devint propriétaire des bâtiments anciens.

Travaux de restauration. — La restauration fut entreprise dès 1846 par Henri Revoil. Sa campagne la plus importante fut en 1872 la restauration de la galerie nord du cloître. Jules Formigé lui succéda, depuis 1904, dans l'entretien et la consolidation des bâtiments anciens. Il effectua également quelques restaurations aux bâtiments modernes.

ÉTUDE ARCHÉOLOGIQUE

PREMIÈRE PARTIE

CHAPITRE PREMIER

BÂTIMENTS ANCIENS. HISTOIRE DES CONSTRUCTIONS

Le problème des origines. — Les textes du milieu du x^e siècle semblent indiquer qu'il y avait dès cette époque, sur la montagne, une construction, aussi primitive qu'elle fût, sous le vocable de Saint Pierre, auquel s'associa tout de suite celui de Notre-Dame. Ce premier établissement ne dut pas être

situé à un endroit différent de celui où se développa au siècle suivant la chapelle Saint-Pierre, aménagée dans des grottes naturelles au flanc sud du rocher.

La chapelle Saint-Pierre et les constructions du XI^e siècle. — La comparaison des chapiteaux des douze colonnettes qui décorent la nef et l'entrée de l'abside principale avec des chapiteaux du baptistère de Venasque et du cloître de Saint-Ardain à Tournus les situe au milieu du XI^e siècle. Les deux nefs et les deux absides de la chapelle sont de la même époque. Au XIV^e siècle, on accola à la partie est de la chapelle, où se trouve le « confessionnal de saint Trophime », une construction annexe, presque totalement disparue, dite « réfectoire des solitaires ». Il est possible qu'à ce moment, quand on refit l'escalier de descente qui passe au-dessus de la couverture de la chapelle, on ait effectué une reconstruction partielle de la façade sud de la chapelle (perçement des fenêtres et mise en place de leur décor de billettes, et corniche avec modillons à copeaux de la couverture).

La première église Notre-Dame fut commencée en 1016. Elle comportait une crypte (sans doute église inférieure) dont la consécration à la Sainte-Croix, un dimanche 3 mai, au début du XI^e siècle, est à l'origine du pardon qui assura le financement du reste de la construction. La date de 1019 pour cette consécration correspond à une tradition qu'on peut remettre en question. La date de 1030 est possible, mais tardive; celle de 1024, possible également, répond mieux aux particularités que nous pouvons observer. La première église Notre-Dame se situe donc en tête de l'essor monumental de la Provence au XI^e siècle. Outre le décor des chapiteaux, formé d'éléments traditionnels et géométriques répandus dans la vallée du Rhône et l'Italie du Nord, le décor sculpté du XI^e siècle à Montmajour est encore représenté par un pilastre orné de la chapelle et la pierre tombale du comte Geoffroy de Provence, conservée au Musée d'art chrétien d'Arles.

Chronologie de la seconde église Notre-Dame. — Un texte situe en 1153 l'entrée des moines dans la nouvelle église Notre-Dame. On distingue dans cet édifice plusieurs campagnes de construction : 1^o La crypte ou église inférieure dans sa partie est et la partie orientale de l'église supérieure, abside et transept, avec le bras nord du transept; 2^o Le couloir de descente de la crypte, les deux travées de la nef et la couverture de l'église supérieure (notamment la voûte en cul-de-four nervé); 3^o Le mur provisoire fermant les deux travées de la nef, dont la construction du mur nord de la galerie nord du cloître met en place les naissances de piliers qui devaient délimiter trois travées supplémentaires; les derniers travaux : le mur provisoire devient définitif par l'adjonction du tympan de la porte d'entrée (début XIII^e siècle); la croisée du transept est voûtée d'ogives (XIII^e siècle), puis on ajoute au bras nord du transept la chapelle Notre-Dame-La-Blanche (1316); enfin, au XV^e siècle, on accole au mur nord de la nef les deux salles de la sacristie et des archives dont les étages inférieurs sont au niveau de la crypte.

Au XVIII^e siècle, l'autel à la romaine fut placé à l'entrée de l'abside dont le sol fut abaissé, ce qui entraîna une reprise dans la calotte supérieure de la rotonde centrale de la crypte. Le chœur des religieux fut placé derrière l'autel, dans l'abside. Édifice typique de l'école romane de Provence, l'église Notre-

Dame se situe plutôt au début du mouvement de reconstruction des édifices religieux en Provence, dans la deuxième moitié du XII^e siècle.

Chronologie du cloître et des bâtiments conventuels attenants. — La partie la plus ancienne des bâtiments conventuels est le mur est de l'ancien cellier appuyé contre la galerie ouest du cloître, contemporain de la première campagne de l'église Notre-Dame. La galerie nord se rattache à la deuxième campagne, dont fait également partie la salle capitulaire. La galerie nord et son décor étaient achevés en 1182. Puis les galeries ouest et est furent achevées et, enfin, la galerie sud, la plus récente, avec le réfectoire. En 1294, le réfectoire subit une modification importante et fut surmonté de son étage de dortoirs. Quelques travaux eurent lieu au XIV^e siècle (l'autel de Notre-Dame fut placé à l'angle des galeries nord et ouest) et au XV^e (le tirant de pierre de la galerie est, deux portes de la galerie sud).

Au XVIII^e siècle, on entreprit de reconstruire le cloître, mais, seule, la galerie ouest fut modifiée (1717). Le réfectoire, abandonné par la construction des bâtiments conventuels de l'ouest, servit d'écurie. Le cloître fut restauré par Revoil, particulièrement la galerie nord où il fit refaire des chapiteaux (1872).

Le décor du cloître. — Trois ensembles décoratifs peuvent se distinguer dans le cloître, le premier achevé en 1182 à la galerie nord, le second aux galeries est et ouest (fin du XII^e-début du XIII^e siècle), le troisième (XIV^e siècle) à la galerie sud. Le premier et le dernier sont très semblables aux décors des XII^e et XIV^e siècles du cloître de Saint-Trophime.

La chapelle Sainte-Croix. — Hors de l'enceinte monastique et à la pointe est de la montagne, la petite chapelle Sainte-Croix, très élégante, semble avoir été construite en une seule campagne, un peu avant 1182. Le fronton porte la date de sa dédicace, 19 avril; c'est la chapelle du pardon, qui joua un rôle de chapelle funéraire, au milieu de tombes creusées dans le roc. Formigé fit abattre, en 1946, le « presbytère » qui l'entourait.

La tour de l'abbé et les bâtiments abbaciaux. — La tour fut construite, vers 1369, par l'abbé Pons de l'Orme, qui fit également fortifier toute l'enceinte du monastère et reconstruire les anciens bâtiments abbaciaux, entre la tour et le bras sud du transept, aujourd'hui disparus. Tout un ensemble de bâtiments annexes, réservés à l'origine aux serviteurs de l'abbé, s'étendait de part et d'autre de l'entrée orientale du monastère. La pratique de la commende et la non-résidence des abbés entraînèrent la ruine des bâtiments abbaciaux dont, seule, la tour fut entretenue (les gardes y logèrent aux XV^e et XVI^e siècles).

Les bâtiments disparus du XV^e siècle. — A l'entrée occidentale du monastère se trouvait l'ensemble des hôtelleries et infirmeries, bibliothèque, chauffoir et appartements du chambrier. Un dessin ancien (Arch. nat., N III B.-d.-R.) permet de dater l'ensemble du XV^e siècle. Ces bâtiments, écroulés en partie en 1703, disparurent lors de la construction des bâtiments conventuels modernes qui occupèrent en partie leur emplacement.

CHAPITRE II

DESCRIPTION DES BÂTIMENTS ANCIENS

Chapelle Saint-Pierre. Église Notre-Dame, la crypte et l'église supérieure. Bâtiments conventuels, cloître, salle capitulaire, réfectoire, dortoir. Bâtiments disparus de l'ouest. Tour et bâtiments abbaciaux. Bâtiments disparus de l'est. Enceinte du monastère. Chapelle Sainte-Croix.

CHAPITRE III

MOBILIER DES BÂTIMENTS ANCIENS

Mobilier de l'église Notre-Dame. Mobilier des bâtiments conventuels. Mobilier des chapelles.

DEUXIÈME PARTIE

CHAPITRE PREMIER

BÂTIMENTS MODERNES. HISTOIRE DES CONSTRUCTIONS

La période des projets (1639-1703). — Dès 1639, les Mauristes entreprirent la reconstruction du monastère. Mais ils n'y furent déterminés qu'en 1703 par l'écroulement d'une partie de la voûte de la cuisine.

La construction de Pierre Mignard. — On décida de développer les nouveaux bâtiments conventuels, un réfectoire et deux étages de dortoirs, avec les étages inférieurs des cuisines et remises, à l'ouest des bâtiments anciens, ruinés mais encore en place au début de la construction. En 1719, les voûtes du dortoir supérieur manquaient encore et le projet ne prit pas toute l'extension prévue.

L'incendie de 1726. — P. Mignard († 1725) ne vit pas l'incendie qui ravagea son œuvre en 1726. J.-B. Franque, chargé des réparations (voûtes et reconstruction des cages d'escalier), devint l'architecte attitré de l'abbaye.

Puis les bâtiments furent augmentés, à l'ouest, de 1748 à 1750, et la terrasse du nord aménagée. A l'entrée de l'ouest on refit le portail entre le « pavillon des dames » et l'appartement du portier. Un projet d'agrandissement de

l'église et de réfection du cloître, approuvé en 1755 par la congrégation de Saint-Maur, ne fut pas réalisé.

Dégradations de la Révolution. — Ces parties souffrirent beaucoup, grilles et fenêtres en furent arrachées et les murs eux-mêmes systématiquement débités.

Restauration. — J. Formigé remonta notamment une partie de la corniche de la façade sud.

CHAPITRE II

DESCRIPTION DES BÂTIMENTS MODERNES

CHAPITRE III

MOBILIER DES BÂTIMENTS MODERNES

DÉPENDANCES DE L'ABBAYE

CHAPITRE PREMIER

TABEAU GÉNÉRAL DES PRIEURÉS ET DÉPENDANCES NOTES ARCHÉOLOGIQUES SUR QUELQUES ÉGLISES QUI DÉPENDAIENT DE MONTMAJOUR

On a pu retrouver, dans les diocèses d'Arles et Aix, les chapelles Saint-Pierre de Roquebrune, Saint-Martin de Castillon, l'église Saint-Vincent de Cornillon, les chapelles d'Alleins et de Pernes, les églises de Miramas-le-Vieux et Saint-Julien d'Éguilles, l'ancienne chapelle castrale du Castellet et l'ancienne chapelle Saint-Victor près de Fontvieille. Quelques-unes ne comportent plus que des pans de murs : ce sont en général de petites chapelles romanes provençales sans caractère particulier. Le prieuré Saint-Honorat de Roquefavour possède encore des constructions en place, mais elles sont modernes pour la plupart. L'église prieurale de Correns, qu'une description du XVIII^e siècle permet de croire assez semblable à celle de Notre-Dame de Montmajour, située sur une hauteur en dehors de la ville, a totalement disparu. L'église paroissiale actuelle a été reconstruite par J.-B. Franque. On possède également des descriptions du XVIII^e siècle des « châteaux abbatiaux », alors déjà ruinés, du Fort-Gibron à Correns, de Miramas-le-Vieux, de Ponteau près de Martigues, de Pertuis et du Castellet.

CHAPITRE II

LES POSSESSIONS DE MONTMAJOUR DANS LA VILLE D'ARLES

L'abbaye possédait en Arles les églises paroissiales de Saint-Isidore et Saint-Julien (consacrée en 1119). A côté de Saint-Julien se trouvait un ensemble de bâtiments servant de logement aux religieux lors de leurs séjours en ville. L'église Saint-Julien, qui prit couramment le vocable de Saint-Antoine après 1491 et le transfert des reliques de ce saint, fut reconstruite en 1647, ainsi que la « maison de Saint-Antoine », à laquelle de nouvelles transformations furent apportées au XVIII^e siècle. Les religieux louaient à des particuliers une grande partie du bâtiment.

ANNEXES

I. — Liste des abbés de Montmajour.

II. — Cérémonial du Pardon de la Sainte-Croix (extrait d'un calendrier de Montmajour, 1693, Bibl. d'Arles, ms. 765, ff. 165 et suiv.).

III. — Cens payés à Montmajour dans la ville d'Arles en 1720 (Bibl. d'Arles, ms. 526).

IV. — Index des localités.

V. — Date de la consécration de la crypte du XI^e siècle.

VI. — Tableau synoptique des constructions et travaux des origines à nos jours.

Album photographique, notamment photographies des documents suivants : Archives nationales, N III Bouches-du-Rhône 1 (1-9); Bibliothèque nationale, ms. lat. 889; Bibliothèque d'Arles, ms. 734, 745, 765, 793; musée Arbaud d'Aix, dossier Arles - Montmajour.

Cartes : dépendances de Montmajour aux X^e et XI^e siècles. Dépendances au XII^e siècle. Dépendances au XIII^e siècle. Seigneurie directe autour de la montagne de Montmajour. Aspect de la montagne de Montmajour au XVIII^e siècle.
